

Moi j'aimerais à cacher ma vie. Vous possédez une colossale fortune, et cependant quelque chose vous manque ; ce quelque chose vous sera donné par un mariage avec le prince Mikael, et vous l'épouserez... C'est un beau jeune homme, doux et tendre pour sa mère, ayant étrangement souffert de voir le présent mentir au passé de sa race. Son unique défaut est, je le crois, une sorte de faiblesse née de ses malheurs mêmes. La destinée l'a ployé sous son genou de fer. Il ne semble point de la taille de ceux qui soulèvent un parti et disputent une souveraineté. Ce fils d'un prince héroïque, et d'une mère deux fois sainte est devenu un jeune homme triste et pâle... Cependant si j'en crois mon impression, le prince Mikael est capable de mouvements généreux. Sa grandeur native reste en germe chez lui. Vienne l'occasion elle éclatera d'une façon soudaine. Mais si vous l'épousez, ne pensez point en faire votre esclave.

— Voilà qui est bizarre, dit Mercédès, vous l'avez plus étudié que moi.

— Sans doute parce que je reste désintéressée dans la question de mariage.

— Vous songerez cependant un jour à fonder une famille ?

— Peut-être, mais je ne ferai entrer dans mes projets ni l'intérêt ni l'ambition.

— Vous êtes trop parfaite ! s'écria Mercédès.

— Je ne suis que sage.

— Formulez donc votre avis au sujet de mon projet.

— Ne m'avez-vous point comprise ?

— Pas absolument.

— Vous aurez à vous faire accepter par la princesse, à vous faire aimer par Mikael. Loin de tirer vanité de vos millions, il faudra prendre à tâche de vous montrer d'autant plus douce et plus simple au milieu du luxe qui vous entourera que ce luxe vous l'aurez apporté !

— Et qu'on m'honorera en l'acceptant ?

— Je ne dis pas cela.

— Vous le pensez.

— Je me borne à croire que vous vous trouverez en face de deux êtres que leurs malheurs vous devront rendre respectables et chers ; vous trouverez dans votre tact et votre bonté le moyen de changer un mariage de convenance en une union heureuse.

— Vous devez avoir raison, parce que jamais vous ne m'avez rien dit que d'absolument sensé ; mais je me demande si je serai capable de suivre ce conseil.

— N'épousez pas le prince avant d'en être certaine.

— Sans cela je serai malheureuse, n'est-ce pas ?

Clotilde serra la main de Mercédès.

— Je crois que vous êtes une véritable amie, lui dit-elle, jamais personne ne m'a parlé de la sorte, pas même ma mère...

La Brésilienne embrassa Clotilde avec une sorte d'emportement, et quand Mlle Gualbert l'eut quittée, elle médita sérieusement ses conseils.

Mais Mercédès était incapable de garder longtemps une idée grave ; sa mère en lui parlant de Mikael lui fit envisager la question sur un tout autre jour.

— Ohéric, lui dit Joséfa, épouse le prince Ypsolani ; tu deviendras une des plus grandes dames de Paris. Toutes les héritières te l'envieront. Il te fera honneur. Nous te donnerons dix millions, et nous faisons les frais de la corbeille. Jamais on n'aura vu à Paris un mariage plus magnifique. Ta belle-mère sera bien un peu triste, et te rappellera souvent le temps où elle régnaît dans un petit Etat ; tu la laisseras dire.

La vraie royauté aujourd'hui, ma fille, c'est l'argent, et la preuve, c'est qu'avec ton argent tu te paies une couronne de princesse. En somme tu seras chez toi souveraine maîtresse. Le notaire dressera un contrat qui t'assurera la gestion de tes biens. Sous aucun prétexte, ne consens à t'appauvrir. Quand on te montrerait un trône à retrouver, garde tes millions. Ton père t'a faite riche, tiens à ta richesse comme à ta peau. Nous ne vivons pas dans un siècle de préjugés bêtes. Sois de ton époque, mon enfant. A tout prendre les parchemins jaunies des Ypsolani ne valent pas notre or monnoyé. Laisse-leur l'orgueil de leur naissance, garde la vanité de tes millions. Nous souhaitons que cette union s'accomplisse, on en parle déjà, ne nous cause pas le chagrin de rompre ce mariage.

— Je te le promets, maman, répondit la jeune fille.

Mikael dansait ce soir-là chez le financier.

Mercédès se montra aussi gracieuse que possible, et le prince se dit qu'après tout il serait peut-être heureux avec cette jeune fille. Elle était assez jeune pour se corriger de ses défauts. Ce qui était en elle de volontaire, de léger, changerait au contact d'une créature d'élite. Puis Mikael en était venu à considérer comme un devoir de rendre paisible et facile la vie de sa mère. C'était une consolation pour lui de songer qu'elle retrouverait le luxe d'autrefois, et reconquerrait un peu de jeunesse dans une atmosphère heureuse. Lorsque le lendemain il parla à la princesse Ilona, de Mercédès, il le fit en termes confiants, et après un dernier entretien qui finit par s'empêcher d'un caractère de solennité, la princesse dit à son fils :

— Nous allons descendre et tu te mégalises ; tous deux nous mènerons le deuil de notre race. Dieu veuille au moins que tu sois heureux.

Elle voulait se faire illusion qu'en consentant au mariage de son fils, elle sacrifiait pour lui son orgueil.

Trois jours plus tard, Joséfa Bozan de Breuil, vêtue avec une simplicité de grand goût, mais montée dans sa plus magnifique voiture, fit une visite à la princesse.

Joséfa, en présence de cette femme qui avait régné, et qui, même au milieu de sa détresse, gardait une dignité souveraine, se sentit fort diminuée, en dépit de ses millions. Elle affecta la rondeur et la bonne grâce, et s'efforça de conquérir la princesse. Ilona se montra affable. Les deux mères s'entendirent assez durant cette visite pour que chacune d'elle pût prévenir son notaire.

Huit jours plus tard le projet de contrat était dressé.

La fortune de Mercédès lui restait en propre ; le prince refusa même qu'on lui reconnût un apport quelconque. Il mettait dans un côté de la balance sa couronne fermée, voilà tout.

Ce fut seulement lorsque ces préliminaires furent terminés que la nouvelle officielle du mariage se répandit. Elle produisit un grand tapage, et défraya les chroniques pendant une semaine. Quelques journaux parlèrent de la déchéance des Ypsolani, insinuèrent d'assez méchantes choses sur le compte de Bozan de Breuil ; mais en général la presse se montra gracieuse pour l'amphytrion qui tant de fois l'avait accueilli, et le financier dont le cœur s'ouvrait généreusement aux gens de lettres dans l'embaras.

On exposa le trousseau de Mercédès comme celui d'une princesse loyale. Le jour de son mariage l'église de Saint-Augustin fut garni de fleurs dont la note atteignit dix mille francs.

Tout Paris s'y donna rendez-vous.

Clotilde était demoiselle d'honneur de Mercédès.